

Ce Journal paraît les mardis et samedis. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr. pour l'année. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Cabinet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont, n. 5; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie, n° 5; M<sup>lle</sup> Felletas, Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



# LE NAPOLÉON,

Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

## JUANITA.

Avez-vous connu Juanita? — Juanita, la plus belle fille de la rue de Tolède? — Juanita, qui vendait aux passants de fraîches fleurs, moins fraîches cependant que sa jolie figure napolitaine, aux sourcils arqués et aux cheveux noirs?

Juanita avait un cœur, — un cœur d'Italienne, c'est tout dire. Le cœur des femmes à Naples tient un peu du Vésuve.

Et Juanita aimait comme on aime à quinze ans, quand on a de l'esprit, de l'imagination et de la santé. — Cet amour-là n'a rien de commun avec notre amour froid et correct de la France. — Celui-là pourrait s'apprendre dans une grammaire comme une langue morte.

Et, au milieu de mille soupirants, Juanita voulut choisir; et, comme cela arrive toujours quand on réfléchit, elle fit une sottise, et elle tomba sur le plus mauvais sujet de tout le royaume napolitain.

Ce mauvais sujet avait les qualités de l'état. Il était beau parleur, joli garçon, et entreprenant comme un sous-lieutenant des gardes de Murat. Il n'en fallait pas tant, en 1810, pour faire tourner une tête de jeune fille.

Juanita et Strezzo se jurèrent de s'aimer toujours. — Il tint son serment vingt-quatre heures; elle lui fut fidèle jusqu'à la mort, — et quelle mort encore!

Un soir la foule ondula violemment du côté du couvent de Sainte-Lucie; un bourdonnement sourd en sortait, et une vague rumeur jetait à la face des arrivants le mot d'assassin.

Juanita, curieuse, se précipite vers la foule qui s'agglomérait en piétinant sur elle-même; car, après l'amour, le sentiment le plus actif chez une jeune fille de Naples, c'est la curiosité.

Elle fendit la masse compacte des bourgeois et des lazaroni qui regardaient froidement en devisant entre eux sur la fortune du défunt, et elle arriva devant une porte sur le seuil de laquelle se trouvait plantés deux sbires, — et au milieu de ces deux sbires était Strezzo avec du sang sur la poitrine, car c'était lui qui était l'assassin!

Et le misérable n'avait pas assassiné par jalousie, — comme cela se voit fréquemment dans les pays chauds, où l'ardeur du soleil fait les cœurs prompts et le vin noir: — c'était pour de l'or!

Et Juanita tomba évanouie sur le sein de celui à qui elle avait donné plus que sa vie. — En revenant à la raison, la pauvre fille se trouva chez elle, dans sa riante petite boutique, au milieu des fleurs et des fruits, — et les voisines la plaignaient, car elles savaient tout; — on avait murmuré autour d'elles: « C'est la maîtresse de l'assassin! »

Strezzo, à cette même heure, était étendu, les fers aux pieds, dans un cachot de dix pieds sur six, où il y avait

de l'air juste ce qu'il en faut pour deux heures de consommation à une poitrine d'homme.

Son procès ne fut pas long. — Il fut condamné à être pendu !

Chaque jour Juanita allait le voir, car toute son existence était en lui, et elle comprenait très bien qu'elle mourrait en le perdant.

Le jour même fixé pour l'exécution, Juanita embrassait Strezzo en tordant sur lui ses bras amaigris par la douleur. — Quant à des larmes, elle n'en trouvait plus. Depuis le jugement, son œil était tari comme une source d'été. — Les grandes peines sont muettes !

Tout-à-coup une idée traverse son imagination flétrie, et le sang remonte plus rouge à son front. Elle a trouvé le moyen de mourir seule, — car elle sait que Strezzo tient plus à la vie qu'à elle.

Soudain le dépouillant de ses vêtements, elle s'en couvre, en jetant les siens à ses pieds, et en lui ordonnant du doigt de les prendre.

« Tu vivras ! » lui dit-elle, en déposant un dernier baiser sur son front. — Strezzo s'habilla froidement avec le costume de la jeune fille. Le soir était venu, — et il partit.

Le lendemain, les cloches de la grande place sonnèrent l'agonie d'un patient. On vint chercher Strezzo, — et l'on emmena Juanita !

Un mouchoir placé sur sa figure, comme si elle eût pleuré, lui permit d'accomplir son sublime sacrifice ; et lorsque, lâchée par le bourreau et balancée dans l'air, elle jeta sur la foule béante qui était là le dernier regard qu'elle eût à jeter dans ce monde, son œil, qui commençait à se vitrer, distingua Strezzo.

Il était là, lui ! — impassible à la voir mourir, — et fumant avec tranquillité son *cigaretto* d'Amérique.

Une dernière convulsion tordit la tête de Juanita de son côté, — puis elle resta immobile et raide. — Et tout fut fini !

Strezzo vécut sans remords jusqu'à soixante ans, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la misère. — A soixante ans, n'étant plus bon à rien, il se fit mendiant.

S'il existe encore des Juanita, Dieu les préserve de rencontrer pour amants des hommes comme Strezzo !



## Gastronomie.

C'est une bonne chose, qu'un bon dîné ! — demandez plutôt à un ambassadeur ou à un agent de change.

Mais que de choses sont nécessaires pour pouvoir dire, la main sur la conscience : « J'ai bien dîné ! »

De bons mets, des vins délicats, tout cela est beaucoup, mais il faut encore quelque chose.

Un bon dîné mal servi, c'est comme une jolie femme

mal habillée ; la gastronomie a besoin de coquetterie comme la toilette.

Demandez aux vrais gourmands, et, Dieu merci ! il y en a encore quelques-uns, il faut même espérer qu'ils feront des élèves ; demandez-leur, dis-je, s'il ne faut pas, pour que l'estomac soit complètement satisfait, que les yeux soient à table aussi flattés que l'odorat et le palais. Jamais les raffinements du luxe n'ont été plus utiles qu'à table ; c'est là que le superflu est vraiment du nécessaire.

Parlez-moi d'un joli salon avec une tenture élégante et gaie, avec de jolies draperies de mousseline brodée retombant sur les patères d'or, comme aux longues croisées des serrals d'orient. Parlez-moi d'un luisant parquet, où l'on se mirerait en été, avec tapis, en hiver, pour entretenir la chaleur des pieds, si nécessaire à une bonne digestion. — Parlez-moi d'une nappe blanche comme l'albatre, fine comme la soie, où le vin rit dans un crystal faceté, où l'argenterie bien sculptée se marie à la riche porcelaine à filets d'or, et où les fruits de la saison se détachent frais et rosés dans l'élégante corbeille bleue, comme l'étoile dans l'azur d'un beau ciel !

Tout cela, me dira-t-on, ne se mange pas. — Non, mais cela aide à manger, et il y a dans ce raffinement de *confortable*, mille jouissances pures et délicates que n'apprécient pas les estomacs vulgaires, mais que l'homme de goût, l'homme qui sait bien vivre, paierait au poids de l'or.

Paris offre tout cela à ses *dîneurs* privilégiés ; aussi beaucoup de gens affirment-ils qu'on ne dîne bien qu'à Paris.

Suivant eux, toute la province retarde d'un siècle ; elle est, en un mot, en fait de cuisine, ce qu'est, en fait de théâtre, la musique de M. Grétry.

C'est une erreur qu'il importe de rectifier dans l'intérêt de la seconde ville du royaume, qui se trouve ainsi hautement calomniée.

On dîne à Lyon aussi bien qu'à Paris, quand on y dîne chez Madame Victor ! ceci est un axiome dont nul n'oserait contester l'exactitude.

Salons riches et élégants, service où le luxe le dispute au bon goût et à l'élégance, mets recherchés, vins exquis, on trouve là tout ce que peut désirer le gastronome le plus exigeant.

Le chef-d'office est un homme du progrès ; il met à profit toutes les nouvelles découvertes des maîtres, et il innove lui-même au besoin, car le génie peut exister à Lyon comme à Paris.

Mais, dira-t-on, le temple de Comus dont vous nous parlez et dont la réputation est si justement faite depuis long-temps, se trouve placé trop loin, il faut passer les ponts. — Erreur encore ! il est là, dans le plus beau quartier de la ville, au centre de la civilisation et des estomacs, port Saint-Clair, n.° 21. C'est une amélioration que Madame Victor a cru devoir faire à son établissement *d'outre-pont*. En été plus de soleil brûlant, en hiver plus de neige battante à braver ! désormais tout est pour le mieux ! — A la bonne heure, nous y courons ! — Je ne vous dirai pas banalement : Bon appétit ! car la cui-

sine de Madame Victor est si délicatement attrayante, qu'elle vous en donnerait, quand même vous *jouiriez* d'une *gastro-entérite* aiguë; et après y avoir dîné une fois, vous y retourneriez, car Madame Victor est à la fois le Véry, le Véfour et le Léthair de l'art culinaire!

### Un Intérieur d'Artiste.

Qui, dans sa vie, n'a pas une fois, au moins, visité la demeure mystérieuse d'un artiste, où le jour glissant au travers d'un vitrail de couleur, éclaire de mille nuances la tenture à la fois sévère et élégante qui revêt ses murs, et les meubles de bois noir dont la riche sculpture et le style antique reportent notre imagination au temps merveilleux du moyen âge?

Quel est celui qui n'a pas, en entrant dans ce sanctuaire des arts, éprouvé de douces sensations? Quel est l'être froid et inorganisé qui n'a pas envié à l'artiste cette puissance créatrice qui l'anime sans cesse, puissance qui l'aide à retracer mille fois les traits d'une amie chérie, d'un père adoré ou d'une mère qui n'est plus; à se rendre à lui-même un site qu'il parcourut avec elle, et cette tant vieille tour dont elle racontait si bien l'origine et les faits romanesques qui y prirent naissance? Celui qui serait insensible à cette impression, serait le plus à plaindre des hommes!

Pour moi, je l'ai vu ce lieu de délices et de recueillement, j'y ai rencontré l'être privilégié qui y respire; et à qui Dieu, dans ses jours de munificence, donna une partie de son pouvoir créateur. Souvent, dans mes heures de tristesse, je suis allé aspirer sa félicité. Toujours je l'ai quitté avec de douces émotions, tantôt excité, par la scène attendrissante qu'il peignait, tantôt par le doux son d'un luth antique qu'il mêlait au timbre plus doux encore de sa mélancolique voix.

Je rencontrais assez ordinairement chez lui une jeune femme au teint pâle, aux longs cils d'ébène. Elle écrivait, et ils respiraient ensemble l'atmosphère des arts et du bonheur. Seulement elle interrompait souvent son travail pour arrêter ses grands yeux sur celui qu'elle aimait; car toute sa félicité était là, et elle l'exprimait avec la plume comme lui avec le pinceau.

Quelquefois sa voix venait se mêler à nos joyeux refrains, et si, par hasard, ma bouche, amie de la vérité, lui adressait un mot d'éloge sur son talent de musicienne ou de poète, elle me payait d'un doux sourire, non de ce sourire qui peint l'orgueil satisfait ou le désir de plaire, mais de ce sourire angélique et pur qui ne peut donner à un ami ni crainte ni jalousie.

Leur bonheur était parfait: amour, peinture, poésie, musique, c'était là toute leur existence. Quels sont en effet les êtres heureux sans ces émanations divines? La fortune, la puissance peuvent satisfaire bien des désirs, mais ce sont les arts seuls qui complètent la vie!



### MON DERNIER ADIEU.

Non! mon Dieu! non jamais je ne puis te maudire!  
Le chant du désespoir n'est pas fait pour ma lyre,  
Le cri d'aigle pour l'alcyon.  
Au banquet de la vie assis d'hier à peine,  
J'ai trop d'amour dans l'âme, et la coupe est trop pleine  
Pour changer son miel en poison!

Bien souvent un orage aux rayons d'or s'essuie,  
Ou se fond sous la brise en une douce pluie  
Qui baigne et reverdit les champs;  
Ainsi ce long volcan de courroux et d'alarmes  
S'écoule de mon sein en un ruisseau de larmes  
Qui viennent rajeunir mes chants.

Oh! laissez-moi bénir et graver ma prière  
A ces bords que je fuis... ce sera la dernière;  
Amis, je veux prier pour vous;  
Pour obtenir pardon, pour soulager mes peines,  
Comme avant de partir pour les grèves lointaines  
Les croisés priaient à genoux.

Je veux prier, amis, pour que le Ciel vous donne  
Tout le bonheur qu'il m'ôte et que moi j'abandonne,  
Pour qu'il vous protège toujours;  
Pour que vos jours soient purs et vos nuits argentées,  
Que vous ayez des bois aux rives enchantées,  
Pour qu'il veille sur vos amours!

Que le dégoût jamais n'approche votre couche  
Et ne rende les fruits amers à votre bouche;  
Que vous ignoriez tout effroi;  
Que rien du rendez-vous ne vienne troubler l'heure  
Sur la mousse embaumée... et si l'un de nous pleure,  
O mes amis, que ce soit moi!

Moi, qui voulais verser le malheur de ma vie  
Sur cet ange à l'œil pur que ma démence envia,  
Moi, funeste et maudit!... pardon!  
Moi, qui voulais mêler le démon avec l'ange,  
Savourer ses baisers et lui rendre en échange  
Les angoisses et l'abandon!

Oh! j'étais insensé! pardon! j'étais barbare  
De t'offrir cet enfant qu'un cœur de flamme égare,  
Que toute loi vient irriter!  
Ce coursier ombrageux sans harnois et sans selle,  
Qui ne vole qu'aux monts où la foudre étincelle,  
Et que les flots n'ont pu dompter.

Pardon! Ange, pardon! j'allais flétrir ta fête!  
Ah! par amour pour toi je bénis ma défaite  
Qui sépare notre avenir.  
Pardon! de ta mémoire efface mes paroles  
Comme l'onde à son sein le sillou des gondoles!  
Moi seul je dois m'en souvenir.

Si parfois le passé dans mon âme remonte  
Comme la vague aux flancs du rocher qui la dompte,  
Et que je te fixe en courroux,  
Voile tes yeux brillants!!! Mais quand, plein de délire,  
Mon ami vient à moi, regarde mon sourire!  
Il dit que son bonheur m'est doux.

Sur cet ami commun, au cœur sublime et tendre,  
Qui descend de la nue afin de mieux t'entendre,  
Tourne tous tes regards d'amour;  
Qu'il soit chaque matin ta première pensée,

Ta dernière, le soir... que sa voix retracée  
T'emplisse tout le long du jour!

Aime-le pour les biens que le ciel lui refuse,  
Pour ceux qui l'ont trahi, pour le deuil de sa muse,  
Son printemps moissonné sans fleurs;  
Pour prouver que tu sais les trésors de son ame,  
Et qu'il a bien souffert, et que pour une femme  
Il est doux d'essuyer des pleurs.

Aime-le, mais long-temps, mais toujours et sans trêve,  
Plus que tout! comme il l'aime! exauce enfin son rêve;  
Comprends-le, ne le trahis pas!  
Garde-toi bien surtout par d'injustes caprices  
De rouvrir en son sein de vives cicatrices:  
Ange, ferme-les dans tes bras.

Sois le flambeau sacré du génie en souffrance  
Qui l'abrite à sa flamme et lui rend l'espérance  
La compagne de l'aigle aux cieux.  
Rien n'est placé si haut! divan de sultane, aire  
De vautour ou de roi, que l'autel solitaire  
Du barde aux chants mélodieux.

Ceins-toi de myrte, ô toi, sa fidèle prêtresse!  
Jouissez, jouissez de votre heureuse ivresse,  
Amis, le bonheur est bien court.  
Plus léger que la brise, et plus fragile encore  
Que le crystal limpide, il a la voix sonore,  
Mais son hymne n'est que d'un jour!

Jouissez donc... pour moi qui, sans but, sans étoile,  
Ouvre à leurs quatre vents et mon ame et ma voile  
Sur ces mers que je vais courir,  
Qui demain emporté dans l'onde infranchissable  
Vais peut-être échouer sur quelque banc de sable,  
Ou dans les gouffres m'engloutir.

Amis, oubliez-moi... comme une feuille morte  
Tombée avant le temps et que l'orage emporte,  
Comme un fantôme de la nuit.  
Seulement qu'en partant je vous entende et voie  
Et sourire et chanter, afin que votre joie  
Me cache la mer qui bruit.

L'exilé qu'enveloppe et le deuil et la brume,  
Quand la houle ouvre au loin ses dents blanches d'écume  
Et que l'autan bat le ciel noir,  
Aime à voir ces hauts monts que le soleil redore!  
A leurs derniers parfums il se ravive encore!  
Le souvenir tient lieu d'espoir.

A. G. CÉZENA.



## Théâtre.

Gobert, dont nous avons annoncé l'arrivée, a déjà paru deux fois dans le drame de *Schannbrunn et Sainte-Hélène*, et deux fois l'impression qu'il a produite sur les spectateurs a été aussi vive que profonde. Prudent avait créé le personnage épineux de Napoléon avec un rare talent et une parfaite connaissance du théâtre; il avait su lui conserver son grandiose de droit ou, si l'on veut, de convention, sans rien ôter à la bonté et au naturel de cet homme étonnant en tout. Gobert s'est peut-être rapproché

beaucoup plus de la vérité historique, mais il a ôté à la grande figure du héros quelque chose de cette dignité que nous voulons retrouver au théâtre comme elle existe dans nos souvenirs. Gobert enfin a sans doute représenté Napoléon tel qu'il était, Prudent, tel qu'il aurait dû être, et ces deux manières sont très différentes, quoique également bonnes.

Le souvenir de Prudent a peut-être un peu nui à l'effet que devait produire Gobert; cependant son succès a été aussi complet que mérité. Sa diction hardie et saccadée, son œil perpétuellement en action, ses poses historiques, tout cela était vrai, parfaitement vrai, et tout cela nous donnait un calque fidèle du grand homme. Mais c'est surtout dans la pantomime que Gobert nous a semblé exceller. Il a trouvé dans ses scènes muettes des effets qui dénotent le profond comédien, et a plus d'une fois excité dans l'assemblée un frémissement qui est pour lui le plus beau des éloges. Ces mouvements qui parcourent une salle comme une étincelle électrique, sont, selon moi, bien plus flatteurs que des bravos! Je ne m'étonne plus du succès obtenu à Paris par Gobert dans le rôle de Napoléon. Il est impossible d'être plus Napoléon que lui!

## BIBLIOGRAPHIE.

Jamais la littérature, et surtout la littérature romanesque, n'a été poussée à un aussi haut degré d'abondance et même de perfection. Le roman est en progrès comme la civilisation, et il y en a aujourd'hui pour tous les goûts comme il y a des députés de toutes les couleurs.

Mais parmi ce flot de volumes livrés chaque jour en pâture à la curiosité publique il y a un choix à faire, et tous ne sont pas également dignes de fixer un instant l'attention des hommes de goût. Les dames surtout aiment à trouver dans les ouvrages qu'elles lisent, une heureuse alliance de talent et de délicatesse, d'intérêt et de décence; et nous nous ferons toujours un plaisir de leur signaler les nouveautés qui nous paraîtront réunir ce genre de mérite.

C'est à ce titre que nous leur indiquerons aujourd'hui la gracieuse composition de M<sup>me</sup> Marie d'Heures intitulée *un Homme!* et *L'Indiana* de Sand.

Dans deux genres différents, ces deux romans méritent à tous égards le succès qu'ils ont obtenu. Le premier annonce chez l'auteur une profonde connaissance du cœur humain; et qui pourrait au reste connaître mieux cette énigme vivante qu'une femme d'esprit? Le second, avec une donnée toute simple, a su colorer la passion d'une si brûlante énergie, que l'intérêt s'accroît avec les événements et arrive palpitant jusqu'au dénouement. Joignez à cet attrait celui d'un style riche et large, d'un coloris brillant, et vous aurez une juste idée des deux productions dont vient de s'enrichir notre littérature de salon.

Les personnes qui n'ont pas l'intention de s'abonner à notre Journal, sont priées de vouloir bien le refuser. Nous nous permettrons de considérer comme abonnées toutes celles qui ne déféreraient pas à cette invitation.

Le mot de la charade insérée dans notre dernier numéro est *four-mi*.